NOTICE HISTORIQUE

SUR

J. N. CORVISART.

L'éloge d'un médecin ne peut être que l'histoire de sa vie; car il est dans l'essence de cette profession, que celui qui l'exerce s'y dévoue tout entier, y consacre toutes ses facultés, tous les momens de son existence.

Ainsi, au lieu d'employer les formes et les ornemens d'un discours académique, je me bornerai à raconter les travaux d'un homme utile à ses semblables. Heureux, si mon récit simple et fidèle peut montrer aux jeunes gens, qui débutent dans cette pénible carrière, un modèle à suivre, et faire comprendre aux gens du monde ce que doit être le véritable médecin.

Jean-Nicolas Corvisart (Desmarets), naquit à

Dricourt en Champagne, canton de Vouziers, le 15 février 1755, d'une famille ancienne et estimée. Son enfance n'offre rien d'extraordinaire; son caractère se laissait déjà pressentir; il n'était ni caressant ni communicatif. Ordinairement assis à l'écart et immobile, il répondait aux interrogations et aux caresses : *Laissez-moi tranquille.* Il fit de bonnes études à Paris, au collége de Sainte-Barbe : cependant son humeur le portant plutôt à écouter et à réfléchir qu'à montrer ce qu'il savait, il ne fut point remarqué parmi ses condisciples.

Son père, procureur au parlement de Paris, le destinait à la carrière du barreau; mais il ne put jamais surmonter la répugnance de son fils pour l'étude des lois, ni son inclination pour l'art de guérir. Le jeune Corvisart, échappant à la surveillance de ses parens, passait des semaines entières, dans les hôpitaux, à rendre tous les services dont est capable un élève plein de dévouement et de zèle. Il devint médecin, contre le vœu de sa famille, malgré tous les obstacles que le manque de fortune apportait à la continuation d'études longues et dispendieuses.

Ces obstacles même le servirent, ils excitèrent le développement de ses facultés; ils lui offrirent, dès le commencement de sa carrière, les occasions de montrer cette fermeté d'âme, cette force de

volonté, qui, secondant l'essor d'un grand talent, en firent un homme si remarquable.

Corvisart était d'une taille moyenne, il avait l'air adroit et courageux : sa figure était noble et belle ; sa physionomie difficile à saisir variait avec les sensations qu'il éprouvait ; elle exprimait ordinairement la tristesse et la sévérité ; mais lorsqu'un sentiment agréable, une pensée heureuse l'animait, elle était pleine de finesse et d'une ingénieuse ironie que la bienveillance venait tempérer. Son regard était assuré, vif et pénétrant. La forme et le développement de son front annonçaient le génie : la méditation et l'étude en avaient, de bonne heure, fait disparaître les cheveux ; la peau qui le couvrait était blanche, lisse et facilement perméable. Des sens parfaits lui apportaient des impressions vives et justes, et, comme pour prouver ses opinions philosophiques, jamais l'organisation ne fut plus en rapport avec les facultés, jamais les facultés ne se développèrent davantage avec les besoins.

Profondément mélancolique, il éprouvait, comme tous les hommes de ce caractère, des élans de gaîté, pendant lesquels on voyait briller tout son esprit. Les saillies les plus heureuses, les à-propos les plus piquans lui venaient sans le moindre effort ; il acquérait alors, par une sorte d'inspiration, le même empire que lui assuraient,

dans les discussions scientifiques, et, dans l'exercice de son art, une prodigieuse force d'attention et un jugement exquis.

Sa présence d'esprit se faisait sentir dans les circonstances les plus ordinaires de la vie; ses mouvemens étaient exacts et mesurés; il déployait en tout une adresse peu commune. Dans les moindres conversations, ses réponses étaient promptes, directes, précises; ses expressions simples et justes. Dès qu'une douce intimité l'arrachait au silence, ou que ses fonctions l'obligeaient à parler en public, il développait ses idées avec un ordre et une logique admirables, les transmettait avec chaleur, persuadait et entraînait tous ceux qui savaient l'écouter.

Un ardent amour de la vérité lui faisait repousser avec dédain tout ce qui n'en portait pas l'irrécusable empreinte. Une probité sévère et scrupuleuse, une droiture qui confondait tous les calculs, une loyauté que rien ne put ébranler, étaient les bases d'un caractère mâle et original dont chacune des actions de Corvisart paraissait une conséquence nécessaire.

Les bureaux de bienfaisance et les hôpitaux furent toujours les lieux favoris de sa pratique. Après avoir été reçu docteur régent de la faculté de Paris, il avait été nommé médecin des pauvres de la paroisse Saint-Sulpice, et avait montré dans ces fonctions tout ce

qu'une vraie philosophie peut donner de charité et d'amour pour l'humanité souffrante.

Agé de 38 ans, il entra dans la carrière de l'enseignement, et commença par faire un cours d'accouchement; ce cours fut peu suivi; *le jeune professeur avait déjà presque toute sa valeur réelle,* disait-il lui-même, dans ses dernières années; *mais sa réputation n'était pas commencée!* Les hommes supérieurs peuvent seuls deviner le génie!... Desault et Antoine Petit avaient cru reconnaître dans le professeur ainsi négligé, l'espoir de la médecine française; ils en avaient fait leur ami, le regardant tous deux comme un digne successeur. Corvisart, à cette époque, était encore incertain s'il se livrerait exclusivement à l'exercice de la chirurgie, ou à celui de la médecine proprement dite. Il était également capable de reculer les bornes de chacune d'elles, et les études qui en sont la base commune avaient été ses études de prédilection. L'anatomie qui ne s'occupe que de faits, qui repousse toutes les théories, et n'admet que ce qu'elle voit, était de toutes les parties de la science celle qui satisfaisait le plus son esprit droit et difficile; il l'enseigna avec un grand succès. Il préférait, par les mêmes raisons, la chirurgie, et Desault lui ayant proposé de le faire nommer son adjoint, cette offre honorable l'aurait entraîné, s'il n'eût pas senti que la médecine pouvait aussi devenir po-

sitive et qu'il avait la force de la ramener à son véritable but.

Son amour pour le bien, son zèle pour le soulagement des malheureux tournèrent au profit de ses lumières. Le père Potentien, supérieur de l'hôpital de la Charité, homme d'un grand sens, témoin des secours qu'il donnait aux pauvres et du zèle avec lequel il avait secondé M. Desbois, le proposa pour remplacer ce médecin, que la mort venait d'arracher à ses fonctions. La réputation que Corvisart s'était déjà acquise, fit le reste.

Dès l'année 1785, il avait publié le Cours de matière médicale de Desbois de Rochefort, son prédécesseur à la Charité. L'éloge qu'il fit de cet homme célèbre est un modèle d'éloquence et de vérité. En indiquant la route suivie par son devancier, il montre celle qu'il va tenir lui-même. Ecoutons Corvisart :

« Tant de connaissances solidement acquises et » judicieusement ordonnées, devaient nécessai- » rement hâter la marche rapide de M. Des- » bois, dans la pratique de son art. Il ne lui man- » quait, pour l'accélérer encore, que d'exercer » la médecine sur un de ces théâtres où se re- » nouvelle perpétuellement la scène des calamités » humaines. C'est dans ces tristes asiles, ouverts » aux pauvres (que méconnait le riche, où le » vrai philosophe va se former à penser, et le sage

» apprendre à mourir), que le médecin éclairé
» trouve sans cesse sous ses yeux la peinture fi-
» dèle et variée de toutes les maladies. Là, ces
» maladies sont du moins tout ce qu'elles doivent
» être; elles ne sont point défigurées par cette
» médecine active et précipitée, qu'exige l'impa-
» tiente ignorance des gens du monde, et qu'em-
» ploie trop souvent, sous le nom de médecin,
» l'intrigant complaisant et téméraire. Là, le vé-
» ritable observateur peut, dans une méditation
» profonde, contempler la nature aux prises
» avec les maux enfantés par les égaremens des
» hommes, ou avec ces maux qu'elle produit
» aveuglément elle-même. Là, le médecin péné-
» trant voit cette nature souvent désordonnée,
» n'agir pas toujours avec l'intelligence qu'on se
» plaît à lui prêter; et il apprend que si elle offre
» souvent dans les maladies des efforts à seconder,
» elle en présente aussi qu'il faut combattre : en-
» fin il s'habitue à la voir succomber quelquefois,
» plutôt lentement et doucement victime d'elle-
» même, que martyre de remèdes inutilement et
» fastidieusement accumulés. »

On peut dire hardiment de Corvisart qu'il a marqué notre époque médicale du sceau de son génie. Plus que personne il a enrichi l'anatomie pathologique, et plus que personne fait sentir les avantages de son étude. Il peut être regardé comme le fondateur des cours de médecine clini-

que en France. Ce fut en 1789 qu'il en donna les premières leçons, et ainsi que l'a très-judicieusement observé M. Leroux, doyen de la faculté de médecine, ce genre d'enseignement qui a changé la marche et la face de la science paraissait fait pour lui. L'éloquent professeur trouvait, dans des improvisations faciles, l'occasion de montrer tout son talent d'observation, et de former des élèves, qui devaient propager sa gloire avec sa doctrine. Il oubliait, disait-il, tout ce qu'il avait appris, pour ne voir que ce qui existait, et son esprit d'examen et d'investigation, prenant une aussi bonne voie, ne pouvait manquer de le conduire au champ des découvertes. Non seulement il observait des phénomènes nouveaux, et, le scalpel à la main, apercevait, dans les organes des altérations non décrites ; mais il perfectionnait l'éducation de ses sens, et tira un parti admirable d'un moyen, peu connu alors, de distinguer les différentes maladies de la poitrine, en observant le son ou le retentissement que fait entendre cette cavité, quand elle est frappée avec précaution dans divers points de son étendue.

La percussion de la poitrine devint, sous ses doigts, une source infinie de connaissances positives sur l'état des organes de la circulation et de la respiration, et cette méthode, inventée par Avenbrugger, eût passé pour la découverte de Corvisart, s'il n'eût été homme aussi probe qu'observateur habile. Il traduisit le livre du

médecin allemand, et y ajouta de lumineux commentaires. Ce ne serait pas ici le lieu de parler de cette traduction, puisqu'elle ne fut publiée qu'en 1808; cependant la percussion de la poitrine a été d'une telle utilité dans les autres travaux de Corvisart, que j'ai eru eonvenable d'intervertir l'ordre des faits pour m'arrêter un moment sur eette matière importante. On sera d'ailleurs satisfait de eonnaître les nobles motifs qui déterminèrent Corvisart à donner une traduction plutôt qu'à faire un livre.

« Convaineu, par une longue expérience, de
» l'importante utilité du moyen autant que de sa
» simplieité, j'ai pensé que je rendrais un grand
» serviee à beaueoup de eeux qui se livrent à l'exer-
» eiee de l'art de guérir, en tirant l'ouvrage d'Aven-
» brugger de l'oubli total et extraordinaire dans
» lequel il m'a paru tombé, en Franec particu-
» lièrement.

» Saehant bien le peu de gloire dévolu à presque
» tous les traducteurs, comme au très-grand
» nombre des commentateurs, j'aurais pu, en
» refondant l'œuvre d'Avenbrugger, et en y joi-
» gnant mes propres observations, publier un
» ouvrage sur la pereussion; mais, par là, je
» saerifiais le nom d'Avenbrugger à ma propre
» vanité. Je ne l'ai pas voulu : e'est lui, c'est sa
» belle et légitime découverte (*inventum novum*,
» comme il le dit justement), que j'ai voulu faire

» revivre. Heureux si je contribue seulement à en » faire sentir l'importance, et si les praticiens » scrupuleux ne dédaignent point d'ajouter à beau» coup de signes infidèles, un moyen plus sûr de » s'éclairer dans la recherche de la plupart des » affections de la poitrine. »

Corvisart continua à professer la médecine clinique jusqu'en 1807. Ses leçons devinrent le rendez-vous des élèves qui, après avoir fini leurs études classiques, voulaient se perfectionner dans la science difficile de déterminer avec précision la nature et le siége des maladies; il avait aussi pour auditeurs tous les médecins étrangers que la réputation de notre école de santé attirait à Paris. Corvisart faisait partie de cette réunion d'hommes habiles, depuis la création de l'école, en 1795. Déjà son nom était généralement connu, et les gens du monde avertis de son mérite, l'arrachèrent, trop tôt peut-être pour la science, à ses travaux de la Charité.

En peu d'années, il devint un des médecins les plus occupés et les plus considérés de la capitale. Le premier consul, dont la santé depuis long-temps dérangée, s'altérait chaque jour davantage, se détermina à consulter Corvisart. M. le comte G***, son respectable et digne ami, fut prié de le conduire à la Malmaison: ils partirent. Le médecin philosophe était triste et rêveur, et son ami, qui me l'a souvent répété, lui

en demandant la cause, obtint, pour toute réponse : « Je ne sais ce que je gagnerai à cette visite ; mais j'y perdrai assurément le plus précieux » des biens, la liberté ! » La première entrevue prouva la justesse de ce pressentiment ; l'homme que le plus heureux instinct rendait si habile à discerner partout le mérite n'hésita pas à s'attacher Corvisart comme son unique médecin.

Devenu en quelque sorte responsable d'une vie à laquelle se rattachaient de si grands intérêts, Corvisart conserva la conscience de ses forces, et agit sans autre considération que celle de son devoir. L'éclat des grandeurs et de la gloire ne lui inspira aucuns ménagemens particuliers. Il signala avec précision la nature de la maladie, dédaigna l'appareil d'une vaine science, réussit et fut bientôt environné de toutes les séductions de la faveur.

Dans une position si enviée, Corvisart ne changea point. Il n'avait jamais été ni souple, ni rampant; il eût été courtisan mal habile. S'il fit l'éloge du souverain dont il était devenu l'ami, il le fit sous l'inspiration de sa conscience. Jamais le mensonge et la flatterie ne souillèrent ses lèvres. La vérité fut toujours sacrée pour lui; quelquefois même il la porta jusqu'à la rudesse; il put toujours aussi s'en applaudir.

Un aussi beau caractère, une conduite irréprochable augmentèrent encore la considération personnelle dont il jouissait. On vit avec plaisir qu'il

ne profitait de sa position que pour obliger les hommes de mérite peu favorisés de la fortune. Non seulement il ne put concevoir la pensée d'obtenir des graces pour lui, mais il refusa souvent celles qu'on voulait accorder à sa famille. Il avait un proche parent malheureux, vivant de ses bienfaits. Napoléon, informé de cette circonstance, le fit comprendre dans l'organisation d'une administration nouvelle. Le premier médecin entrait au château, où l'appelaient, presque chaque matin, les devoirs de sa place ; il entrait, lorsque ce travail se terminait : l'Empereur lui annonça, son ministre encore présent, la nomination qu'il venait de faire. Corvisart, quoique surpris, n'hésita pas à refuser ; et répondit : *qu'il mangerait son dernier écu, plutôt que d'accepter pour son parent une place dont il le connaissait peu propre à remplir les devoirs.* Napoléon, satisfait, se retourna vers le ministre, et lui dit : *En connaissez-vous beaucoup comme celui-là ?*

Ni son service à la cour, ni ses occupations devenues très-nombreuses ne le firent renoncer entièrement à son service de médecin de la Charité. Sur sa demande, un amphithéâtre spécialement consacré à l'enseignement de la médecine clinique avait été élevé dans l'intérieur de cet hôpital. On forma une société d'élèves assidus, zélés et pris parmi les plus capables de recueillir l'histoire des maladies au lit des malades ; rien ne

fut oublié pour encourager et récompenser leurs travaux. Un journal de médecine publiait celles de leurs observations qui pouvaient être utiles aux praticiens, et des prix fondés aux frais de Corvisart, et donnés par lui-même, furent accordés aux prémices de leurs talens.

En 1806, l'essai sur les Maladies du cœur parut, et acheva la réputation du professeur habile dont les leçons, jusqu'alors manuscrites, n'étaient connues que des élèves, qui avaient eu le bonheur de l'entendre. Cet ouvrage, long-temps attendu, fut accueilli comme il méritait de l'être; il balança les suffrages et obtint la mention la plus honorable de la commission nommée par l'institut, en 1810, pour éclairer le choix du gouvernement, dans la distribution des prix décennaux. Parmi les ouvrages spéciaux de médecine qui pouvaient prétendre au prix, *la Nosographie philosophique,* du professeur Pinel, parut seule digne, au jugement de cette commission, de disputer, peut-être même d'enlever la palme au chef-d'œuvre de Corvisart. Des considérations particulières qui ne sont pas de mon sujet, empêchèrent que les prix ne fussent donnés. Mais la France doit s'énorgueillir d'avoir possédé en même-temps deux philosophes, qui, par des voies différentes en apparence, tendaient au même but, et opéraient une révolution salutaire dans la médecine : deux médecins, qui nous ont appris à regarder la maladie comme une lé-

sion des organes, à en chercher le siége, à observer, sans préjugés, sans préoccupation, ses phénomènes constans ; qui nous ont appris à ne redresser la nature dans ses écarts, à ne la seconder dans ses efforts salutaires que par des moyens dont l'action est connue et dont l'effet peut être toujours prévu ; qui enfin, en bannissant le merveilleux du domaine de la science, ont brisé l'idole à laquelle sacrifiaient la superstition du peuple et l'ignorance de quelques prétendus médecins.

Les contemporains éclairés applaudissaient aux efforts de ces deux rivaux ; les élèves, avides de les entendre, se pénétraient de leurs principes, les portaient dans d'autres écoles et les appliquaient à la pratique médicale, où d'utiles réformes se sont opérées et s'opèrent tous les jours. Les ouvrages de ces grands maîtres furent traduits dans toutes les langues, et lus avec empressement par les étrangers, chez lesquels ils sont devenus classiques comme en France. La postérité en respectant leurs noms, accordera à ces bienfaiteurs de l'humanité, le prix le plus digne de l'ambition des cœurs généreux, une reconnaissance éternelle.

Dans le concours dont j'ai parlé, un juge aussi impartial qu'éclairé, M. Hallé, rapporteur de la commission, s'exprime ainsi au sujet du *Traité des Maladies du cœur :*

« On remarque dans l'ouvrage de M. Corvi-
» sart une grande sagacité, un esprit net, simple, exact, appliqué à la recherche d'un objet important et qui manquait en grande partie à l'art de guérir.

» Sur soixante-seize observations présentées comme preuves, à l'appui des principes établis dans le Traité des Maladies du cœur, soixante-huit sont propres à l'auteur. La plupart ont été faites sur des maladies essentiellement incurables ou devenues telles, et, par conséquent, suivies de l'ouverture des corps. Ces ouvertures sont présentées dans tous leurs détails, précédées de l'histoire exacte de la maladie, comparées avec ses phénomènes. Elles ont toutes été faites dans l'amphithéâtre de l'hospice clinique de la Charité, sous les yeux d'un grand nombre d'élèves, qui avaient suivi les maladies dans tous leurs développemens. M. Corvisart s'est prescrit de ne faire entrer dans son ouvrage que des observations qui eussent ce genre d'authenticité.» — Et plus loin : « Aussi la vérité et l'originalité sont-elles le caractère remarquable de l'ouvrage qu'il nous a donné. Sur le diagnostic des maladies qu'il examine, il n'a laissé de difficultés que celles que ne peut vaincre l'observation la plus scrupuleuse. Les Maladies du cœur semblent se présenter aujourd'hui plus

» fréquemment que jadis, peut-être par des cau-
» ses morales, mais certainement aussi parce-
» qu'elles sont mieux connues, et déterminées avec
» plus de certitude. Le diagnostic des maladies
» de poitrine, en général, est également devenu
» plus précis qu'il ne l'était auparavant. Ainsi,
» M. Corvisart a évidemment ajouté, sous ce
» rapport, aux travaux de ses prédécesseurs, et
» son ouvrage est un service réel rendu à la mé-
» decine et à l'humanité. »

On peut ajouter à cet éloge ce que M. Hallé n'aurait pas manqué de dire, s'il eût pu sortir de son sujet, que le professeur, qui est l'objet de nos regrets, avança nos connaissances sur une foule de maladies, sur celles du cerveau, par exemple; qu'il avait observé, après Morgagni, mais qu'il décrivit, dans ses leçons verbales, plus exactement que cet auteur, les cavernes que forment les épanchemens sanguins dans la substance cérébrale, et les espèces de cicatrices qui suivent la résorbtion du sang.

Le sincère et modeste Bayle avançait ce fait dans ses leçons. Il se plaisait à répéter qu'il devait à Corvisart son goût pour l'anatomie pathologique, l'indication d'une partie de ses belles et utiles recherches, et la disposition d'esprit nécessaire à un médecin pour arriver à la connaissance de la vérité. Tous les élèves de Corvisart n'eurent pas

la même délicatesse, quelques-uns d'entre eux s'approprièrent les idées originales du maître sans lui en rendre hommage; mais il était assez riche pour leur pardonner ces larcins, et il ne leur adressa jamais qu'un léger reproche, dans la préface de *l'Essai sur les Maladies du cœur.*

Les cours de Corvisart ne furent pas moins suivis au collége de France où il fut appelé en 1797, que ne l'étaient ceux qu'il faisait à l'hôpital de la Charité. Une foule studieuse se pressait à ses leçons de médecine pratique; ses commentaires sur les anciens auteurs, et particulièrement sur Stoll et sur Boerrhaave, étaient pleins d'intérêt. Le judicieux professeur conservait à ce dernier la vérité de ses descriptions nettes et concises, tout en éclaircissant ce que ses théories pouvaient avoir d'obscur. Il prouvait que son goût, pour les recherches positives, son désir de ramener les maladies à des altérations connues dans les organes, ne l'empêchaient pas de sentir qu'il y a, dans l'économie animale, des désordres qui échappent au scalpel le plus exercé, et que la vitalité et la composition des fluides, jouent quelquefois un grand rôle dans la production des maladies. Il répétait souvent que, « le but, l'unique but de la mé-
» decine pratique devait être, non pas de re-
» chercher ce que les cadavres peuvent offrir de
» singulier, mais de s'efforcer à reconnaître les

» maladies à des signes certains, à des symp-
» tômes constans, que l'étude exacte de l'ana-
» tomie des organes sains et de la physiologie
» d'observation était indispensable pour arriver
» à cette fin, et que l'anatomie des organes, al-
» térés par les maladies, devait être le complé-
» ment de notre instruction (1). »

Dans un mémoire lu à l'Institut, il donnait le projet et indiquait le plan d'un livre intutilé : *De Sedibus et Causis morborum per signa diagnostica investigatis, et per anatomen confirmatis.* Ce titre exprime toute la pensée de Corvisart. De quelle utilité un pareil ouvrage, fait par un tel homme, n'eût il pas été pour la science! C'est pendant la première année de son enseignement au collége de France, qu'il publia la traduction des aphorismes de Maximilien Stoll. Les traductions à cette époque étaient devenues tout à fait nécessaires; la suppression des colléges et des universités, pendant la révolution, avait laissé la jeunesse dans l'ignorance totale des langues anciennes. Ce motif détermina sans doute Corvisart à donner au public, un travail qu'il regardait lui-même comme imparfait.

On lui a attribué plus tard, un livre qui parut en 1802, et qui avait pour titre : *Aphorismi de*

---

(1) Préface de *l'Essai sur les Maladies du cœur.*

cognoscendis et curandis morbis chronicis, excerpti ex Hermano Boerhaave, 1 vol. in-8.°, sans nom d'auteur; mais les trois lettres initiales J. N. C., se trouvent à la fin du *Monitum* qui précède l'ouvrage.

On doit aux sollicitations et aux soins de Corvisart, le monument élevé à Desault et à Bichat, dans l'Hôtel-Dieu de Paris. La lettre qu'il écrivit à ce sujet, prouve qu'il était également juste envers ses devanciers et ses contemporains. Jamais l'envie ne pénétra dans son cœur, et la noblesse de son caractère fut égale à l'élévation de son esprit. Personne mieux que lui ne connut la vanité des grandeurs; personne ne fut plus à l'abri des prestiges de l'amour-propre, parce qu'il sut se soustraire à la flatterie. Il n'avait ni la manie de l'innovation, ni le désir de faire secte, il ne chercha jamais à tirer parti de l'enthousiasme qu'il inspirait. Il combattait les erreurs sans attaquer les hommes, en général il les plaignait, et si la tournure de son esprit le portait quelquefois à censurer vivement leurs travers et leurs vices, par un prompt retour à la tolérance, il s'écriait avec Rabelais : *Pauvres humains !*

Entouré d'honneurs de toute espèce, admis à la confiance et à l'amitié des personnages les plus illustres, Corvisart était arrivé au plus haut point de sa renommée. Il tenait, disait-on, le sceptre

médical ; ses mains étaient dignes de le porter. Où paraissait Corvisart, la médecine était en honneur. A la cour, où ses devoirs seuls le conduisirent, il était l'ami et non le courtisan du souverain. Si le médecin s'imposa des chaînes, elles furent douces à porter ; les égards, le respect l'entouraient : son exemple prouvait combien la considération, obtenue par l'estime et de pénibles travaux, est au-dessus de celle que peuvent donner la naissance, la fortune et le hasard.

En 1809, des inquiétudes trop vives, des craintes exagérées sur la santé de Napoléon, le firent appeler à Vienne, où était alors le grand quartier-général. Ce voyage ne fut d'aucune utilité : le malade était rétabli avant l'arrivée du médecin ; mais celui-ci n'en fut pas moins bien reçu. On le comblait de prévenances, de distinctions flatteuses ; on le montrait aux étrangers avec orgueil. Corvisart fut visiter Jean-Pierre Frank, vieillard infirme et respectable, qui vivait dans une modeste retraite, après avoir été le médecin et l'ami de Joseph II, après avoir donné des conseils à toute l'Allemagne, après avoir illustré la médecine allemande autant que Corvisart honorait la médecine française. L'estime est la meilleure source de l'amitié. A leur première rencontre, ces deux hommes célèbres, se trouvèrent *si prins*, *si cogneus*, comme

le dit Montaigne, qu'ils furent bientôt ensemble comme d'anciens amis. Ils parlèrent d'une science dont l'étude avait fait leurs délices, d'une science à laquelle aucune des connaissances humaines n'est étrangère. Ils parlèrent de leurs travaux, se communiquèrent leurs observations, et ne se séparèrent qu'à regret. Dans la dernière édition de l'Essai sur les Maladies du cœur, M. Corvisart a consigné quelques traits de leur conversation, au sujet de l'inflamation des artères et du changement de coloration qu'on remarque quelquefois dans la membrane interne des ces vaisseaux, de l'Aorte particulièrement.

Dès la création de la Légion-d'Honneur, Corvisart en avait été nommé officier. Il reçut ensuite le titre de baron et celui de commandeur de l'ordre de la Réunion ; en 1811, il fut admis à l'Institut ; il sentit le prix de cette honorable récompense et ce ne fut pas celle qui le toucha le moins ; mais, déjà avancé dans sa carrière, arraché sans cesse à l'étude par la multiplicité de ses devoirs, il ne put que très-rarement s'associer aux travaux de ses collègues. Il en était affligé, et il avouait que les distinctions littéraires les mieux placées, les plus justement acquises, doivent, pour être vraiment utiles, arriver dans un temps de la vie où elles puissent encore exciter l'émulation, et développer le génie.

Dans le monde, dans la pratique de son art,

l'ascendant dont jouissait Corvisart était plus flatteur encore que celui qu'il avait obtenu à la cour. Il avait forcé l'estime et l'admiration de ses confrères; il était devenu l'arbitre de toutes les consultations difficiles, de tous les cas graves et périlleux dans lesquels les grands talens et l'expérience ont seuls le droit de prononcer. Pénibles et délicates fonctions! elles appellent à décider de la vie d'un père, d'une mère; de la vie d'un enfant, espoir de sa famille; de celle du citoyen utile à la patrie. Le médecin ignorant seul ne sent pas le poids d'une telle responsabilité. Appliquant au hasard ce qu'il a cru apprendre, tous les cas sont simples pour lui; il ne voit pas le danger, compte sur des ressources trop souvent incertaines, et rien n'égale sa témérité que la crédulité des hommes, qui lui accordent aveuglément leur confiance.

Corvisart sentait peut-être trop vivement combien l'humanité est faible pour juger d'elle-même. Il répétait souvent cette vérité trop négligée: « Ce que nous savons est bien peu de chose en comparaison de ce qui nous reste à apprendre, ou des secrets qu'il sera toujours impossible de pénétrer. » Son esprit juste et supérieur savait douter. Lorsqu'il prononçait ce n'était qu'après de mûres réflexions; il disait quelquefois qu'il n'avait jamais été de ces imperturbables *devineurs de maladies*, qui, pour satisfaire à la fois leur vanité et la curio-

sité indiscrète des parens ou des amis du malade, énoncent sans réfléchir un nom, qui va diriger le traitement hasardeux que le patient sera condamné à subir. Il était aussi en garde sur les déterminations que beaucoup de gens cherchent à suggérer, d'après la connaissance prétendue de leur tempérament. Observateur impassible et indépendant, ses conseils étaient reçus comme des oracles, et il mettait à les donner, tant de réserve et de soin, qu'ils ne pouvaient manquer de répondre à ce qu'on en attendait. Le salon, l'antichambre de Corvisart étaient remplis d'hommes de tous les rangs, de toutes les nations, accourant chez lui comme les anciens au temple d'Epidaure. Les médecins, les artistes et les gens de lettres auxquels il s'était fait une sorte de loi de donner ses soins, sans autre rétribution que le plaisir de les servir, recevaient les premiers ses rendez-vous. Il était leur ami plus encore que leur médecin. Sa maison était le centre de réunion des hommes les plus distingués. Reconnaissans de ses secours, charmés des agrémens de son commerce, ils saisissaient avec empressement toutes les occasions de se rapprocher de lui et regardaient tous le jour de sa fête comme une fête de famille, à laquelle aucun d'eux n'aurait voulu manquer.

Une de ces fêtes, qui fut en même temps une surprise, réunit ce que la cour avait de plus bril-

lant et de plus considéré à ce que les lettres et les arts avaient de plus illustre. La musique, la danse, tous les jeux de l'esprit, tous les plaisirs que la civilisation a créés, excitèrent la gaîté la plus franche et la plus générale. Nos peintres les plus habiles avaient, dans des ébauches rapides, esquissé quelques traits de la vie de *Corvisart.* On le voyait encore enfant, repousser les caresses; on le voyait ensuite employant, à l'achat d'un fusil de chasse, le premier argent qu'il avait possédé; on le voyait fuyant la maison paternelle pour aller à l'Hôtel-Dieu faire des saignées; homme fait, entouré de malheureux, et bienfaisant avec brusquerie. On voyait madame Necker lui faisant entendre sérieusement qu'une perruque était la seule qualité qui lui manquât pour être médecin de l'hôpital qu'elle venait de créer. Enfin, on le représentait comblé de présens et d'honneurs, cherchant à goûter quelque repos, et à se soustraire aux nombreux clients qui se disputaient ses conseils.

Mais si les talens et l'infortune étaient les premiers titres à ses yeux, la qualité seule de Français était une recommandation. Comme Hippocrate, tout l'or de l'étranger ne lui eût pas arraché un des instans qu'il avait destinés à ses compatriotes. Il trouva la récompense de ses généreux sentimens dans le respect de tous ceux que le bruit

de son mérite attirait en foule chez lui. Personne n'oubliait les égards qui lui étaient dus. Les plus superbes recevaient ses avis comme des bienfaits, et si l'on cherchait à reconnaître ses soins, jamais on ne les marchandait.

L'étude de la médecine n'absorbait pas tous ses instans. Les lettres eurent également part à ses hommages. Tous les classiques lui étaient familiers : il citait avec complaisance et avec une justesse admirable, les passages les plus remarquables de Virgile et de Voltaire, ses auteurs favoris. Le plaisir toujours nouveau qu'il trouvait à lire leurs ouvrages; le besoin de quitter quelquefois de pénibles travaux ; celui non moins impérieux de calmer la chaleur et l'effervescence d'un sang trop agité, lui faisaient chérir le séjour de la campagne. Là il pouvait *goûter l'ombre et le frais*, se livrer à la méditation, à la solitude qui avait peut-être trop de charmes pour lui, ou à quelques exercices de corps, tels que la chasse, qui étaient nécessaires à l'entretien de sa santé, et dans lesquels son adresse ordinaire se faisait encore remarquer.

A peine arrivé à sa soixantième année, Corvisart sentit les premières atteintes de la maladie à laquelle il a lentement succombé, et qui lui avait toujours paru le résultat inévitable de son organisation et même d'une disposition héréditaire. Dès-lors, la vie lui devint un fardeau ; il

ne cherchait pas à arrêter les progrès de son mal, et désirait qu'une forte attaque d'apoplexie vînt le soustraire aux infirmités d'une vieillesse maladive. La crainte de devenir à charge à ceux qui l'entouraient, de réclamer des secours à tous les instans, la triste perspective de voir s'éteindre les nobles facultés dont il avait fait un si bel usage, lui étaient insupportables.

Dès-lors aussi, la sévérité de ses jugemens qu'il était loin d'adoucir, lorsqu'il les appliquait à lui-même, l'avertissait, disait-il, du moment de la retraite. Il voulait que Corvisart, médecin, ne fût jamais au-dessous de ce qu'il avait été. Il voulait que sa réputation restât intacte. Les scrupules de sa conscience furent des motifs plus puissans encore; il craignait de ne plus répondre à la confiance qu'on avait en lui, et rien ne put le décider à continuer l'exercice de sa profession. Cette vertueuse résolution fut aussi inébranlable que toutes celles qu'il prenait. Il refusa bientôt tous les conseils qu'on lui demandait, et renonça même à s'entretenir de médecine, sous le prétexte qu'il l'avait oubliée.

Une détermination aussi courageuse fut presque généralement blâmée; quelques-uns l'attribuèrent au caprice d'un esprit paresseux, d'autres à l'égoïsme d'une ambition satisfaite. Peu de gens étaient dignes de comprendre cette tacite et sévère leçon.

Mais quelque temps après, l'évènement justifia la sage prévoyance de Corvisart. A la suite d'une seconde attaque d'apoplexie, ses organes s'affaiblirent; il devint inhabile aux mouvemens; aux efforts long-temps soutenus de l'esprit qu'exigent les travaux de cabinet. Ses sensations si rapides et si justes, devinrent lentes et obtuses, quelques momens d'une excitation beaucoup trop vive remplaçaient son abattement habituel. Il passa près d'une année dans l'exagération incomplètement maîtrisée de ses penchans et de son caractère. Tout annonçait une lésion profonde du cerveau; toutefois son discernement restait sain et droit. Il jugeait son état au-dessus des ressources de l'art; par cette raison seule il refusait tout secours. Ne voulant pas, disait-il, joindre l'ennui d'un traitement à la triste certitude d'un mal incurable, il ne chercha d'autres armes contre sa maladie, que le régime, la patience et le courage.

Après cette première période, l'altération du cerveau ne porta que sur les mouvemens, ne fut plus, pour ainsi dire, que locale, et le philosophe, pouvant conserver toujours son empire sur lui-même, devint stoïque. Son unique étude fut de rendre sa vieillesse supportable aux autres, de soutenir les forces de son esprit et de conserver son caractère. La lecture des philosophes et des poëtes devint

sa seule distraction. Il répétait souvent avec Voltaire.

> Qui n'a pas les goûts de son âge,
> De son âge a tout le malheur.

Cependant Corvisart n'eut pas les goûts ordinaires de la vieillesse. L'amour des richesses était loin de le tourmenter. Il avait su, durant toute sa vie, joindre beaucoup de générosité à l'économie d'un homme né sans fortune et qui veut faire des heureux. Sa famille fut toujours soutenue par ses bienfaits ; n'ayant eu d'un mariage malheureux qu'un enfant mort en bas âge, il adopta son neveu M. Scipion Corvisart, officier supérieur de cavalerie. Il lui avait servi de père, et ne sachant pas être généreux à demi, il lui fit, de son vivant, l'abandon de tous ses biens. Ce jeune militaire, qui par la tournure originale de son esprit, avait captivé l'amitié de son oncle, justifia les bontés dont il avait été l'objet, en parcourant avec honneur la carrière qu'il avait choisie, et en l'abandonnant ensuite pour donner à son bienfaiteur les soins assidus dont la reconnaissance lui faisait un devoir.

Au mois d'avril 1817, Corvisart fait son testament, *il est à jeun*, dit-il, *sain de corps et d'esprit.* Il veut être enterré dans le coin de sa

ferme d'Athis où il gênera le moins ; il veut que son inhumation soit faite sans aucune cérémonie. Il dispose de ses biens et les pauvres ne sont pas oubliés. Il laisse à ses amis différentes preuves de souvenir ; quelques-unes des conditions qu'il met à ses legs, montrent qu'il n'était ni triste, ni abattu, en écrivant de la manière la plus lisible ses dernières volontés.

La fin de sa vie fut une longue contemplation de la mort. Calculant avec le calme de l'indifférence, les chances fâcheuses et les progrès de sa maladie ; il vit, avec la tranquillité de l'homme de bien, approcher ses derniers momens. Depuis quelque temps il ne quittait le lit que pendant quelques heures de la journée ; le samedi 15 septembre, ayant perdu connaissance après s'être levé, il affirma dès qu'il fut revenu à lui-même, que cette attaque serait la dernière. Son fils, ses amis voulurent combattre cette idée, il les engagea à suspendre leur jugement, un jour ou deux, et le mardi 18 septembre, à neuf heures du soir, il expira après une agonie d'environ 24 heures.

Corvisart a été le type du vrai médecin, il a justifié la vénération de ses élèves, le respect et l'admiration de ses confrères. Son discernement, son tact, la profondeur et la justesse de son es-

prit frappaient les moins attentifs. Habile à saisir les défauts des choses soumises à son examen, habile à remarquer les émotions les plus concentrées, à deviner les pensées les plus secrètes, on sentait que la nature l'avait fait médecin.

Quoiqu'il aimât à se livrer à ses premiers mouvemens, qui étaient presque toujours bons, il avait cependant beaucoup d'empire sur lui-même; il aurait pu jouer la vertu s'il avait eu à cacher des vices ou des passions honteuses; mais il ne dissimula jamais que les impressions pénibles que lui faisaient éprouver les maux de l'humanité. Il voulait et savait exercer, au suprême degré, l'influence morale de la médecine; souvent il portait en lui-même un jugement désespérant et certain, tandis que sa physionomie ouverte inspirait la confiance, et que son air calme et serein ramenait la tranquillité et l'espérance aux portes du tombeau.

Mais si l'on vit en lui la réunion de qualités rares et en apparence incompatibles, et s'il semblait les tenir de la nature, il eut aussi les inconvéniens d'une organisation forte et irritable. Des impressions trop vives, trop répétées et presque toujours concentrées; les découvertes trop fréquentes qu'une habileté alors funeste lui faisait faire sur les faiblesses et les vices des hommes, donnèrent à son

caractère une morosité, une rudesse qu'il ne consentit à adoucir pour personne. On lui reprochait de ne pas modérer toujours la vivacité de quelques sorties offensantes, l'amertume de quelques réparties, de ne pas réprimer une brusquerie que l'importunité provoque trop souvent, mais dans laquelle il semblait se complaire.

Ces torts, que sa franchise eût avoués et auxquels était étranger son cœur peu expansif, mais accessible à la plus tendre amitié, n'étaient, pour ainsi dire, que la saillie, que l'enveloppe d'un caractère dont tous les traits étaient énergiquement dessinés. Ils n'en diminuent pas la noblesse, ils n'empêchent pas M. Corvisart d'avoir acquis les droits les plus sacrés à l'estime profonde, à l'attachement sincère, et presque toujours à la reconnaissance de ses nombreux amis.

Triste et déplorable condition d'une nature imparfaite, qui semble souvent ne nous accorder quelques avantages que pour en faire une source de maux. Les grands talens de Corvisart, ses qualités même eussent empoisonné son existence s'il n'eût appelé la philosophie à son aide. La philosophie qui ne fut jamais plus étroitement liée à la médecine et qui devrait, comme dans l'antiquité, en être la compagne inséparable, lui fit seule

supporter les chagrins de la vie. Elle lui donna la force de braver les rigueurs de la fortune, d'éprouver, sans fléchir, des revers qui eussent abattu les plus courageux; et dans sa vieillesse, cette philosophie encore plus secourable lui fit mépriser la douleur et compter sans effroi tous les pas de la mort.

G. FERRUS,

Médecin de l'hospice de la Salpétrière.

De l'Imprimerie de P.-N. Rougeron, rue de l'Hirondelle, N.° 22.